

SOUS LA DIRECTION DE **LÉONORA MIANO**

# VOLCANIQUES

UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

NOUVELLES

MÉMOIRE  
D'ENCRER





VOLCANIQUES  
UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière :  
du Gouvernement du Canada  
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,  
du Fonds du livre du Canada  
et du Gouvernement du Québec  
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres, Gestion Sodec.

Mise en page : Virginie Turcotte  
Couverture : Étienne Bienvenu  
Dépôt légal : 1<sup>e</sup> trimestre 2015  
© Éditions Mémoire d'encrier

ISBN 978-2-89712-272-0 (Papier)

ISBN 978-2-89712-274-4 (PDF)

ISBN 978-2-89712-273-7 (ePub)

PQ1276.E75V64 2015 843'.01083538 C2014-942514-7

Mémoire d'encrier • 1260 rue Bélanger, bur. 201  
Montréal • Québec • H2S 1H9  
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 928 9217  
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

VOLCANIQUES  
UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

Sous la direction  
de  
Léonora Miano

Nouvelles  
de  
Hemley Boum  
Nafissatou Dia Diouf  
Marie Dô  
Nathalie Etoke  
Gilda Gonfier  
Axelle Jah Njiké  
Fabienne Kanor  
Gaël Octavia  
Gisèle Pineau  
Silex  
Elizabeth Tchoungui  
Léonora Miano

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 



LE DEALER  
Hemley Boum

Certains ont besoin d'images pour nourrir leurs fantasmes, films, photos, gros plans de nus. Depuis toujours, seuls les mots nourrissent mon imaginaire.

Lorsque j'essaie de remonter aux origines de cette étrange addiction, le souvenir de ma cousine Christine s'impose à ma mémoire. À cette époque, elle avait une vingtaine d'années et moi, j'avais seize ans. Elle avait débarqué de la campagne un matin pour tenter sa chance à la capitale, et obtenu un travail de domestique dans une villa des quartiers riches de Yaoundé. Ma famille l'hébergeait en attendant qu'elle se trouve un logement. Faute de place dans la maison, je dus l'accueillir dans ma chambre. Une perspective qui me répugnait, tout au moins au début de notre cohabitation. Christine était une fille du village, sans grand intérêt, sans conversation et à l'hygiène douteuse, pas une fois je ne l'ai vue se laver

les mains, ni avant de passer à table ni en sortant des WC : jamais. Mon dégoût s'émoussa pour finir par s'estomper car à mesure que s'accrut notre lubrique complicité, son manque de soin passa au second plan.

Quelques semaines suffirent pour me rendre compte que Christine envisageait le sexe avec une simplicité et une verdeur fascinantes. J'appris par hasard qu'elle couchait avec son patron, le fils de ce dernier âgé de dix-huit ans et le propriétaire de la petite boutique au bout de notre rue. Elle monnayait gentiment ses faveurs : des espèces, quelques menus cadeaux, au fond, ce n'était pas l'essentiel. La vérité est que Christine aimait vraiment ça. Tous les matins, je la voyais s'éloigner, la démarche guillerette. La perspective d'une journée à récurer le sol de parfaits étrangers ne pouvait susciter un tel enthousiasme, fus-je obligée de conclure. La joie de Christine, son regard brillant de si bon matin étaient à mettre sur le compte des parties de jambes en l'air impromptues dont elle faisait son miel.

À ma grande joie, Christine adorait raconter ses aventures dans les plus menus détails. Elle avait trouvé en moi l'interlocutrice rêvée, attentive, silencieuse, mais non moins avide.

Je l'ai souvent soupçonnée d'être moins simple qu'elle n'en avait l'air. Tant que je ne le lui demandais pas, Christine ne me disait rien. Certaines nuits, je parvenais à me convaincre que sa retenue était le signe d'une certaine méfiance. Dans la hiérarchie complexe régissant les liens des uns et des autres à la maison, j'étais



indiscutablement au-dessus d'elle ; a fortiori dans ma chambre. Lorsque mon humeur était plus sombre, je m'imaginai que Christine s'amusa à me faire mariner avant d'en venir au fait. Dans tous les cas, il suffisait d'un banal : « Et ta journée ? » pour qu'elle me raconte.

Les nuits de Yaoundé sont plutôt fraîches, mais la température sous nos draps devenait torride lorsque Christine prenait la parole. Elle remontait sa robe de chambre, écartait les jambes et soupirait : « Je n'en peux plus. Je pouvais à peine marcher aujourd'hui. Ce matin, quand je suis arrivée au travail, le fils du patron m'attendait. À peine ses parents partis, il m'a rejointe dans la cuisine, son *bangala* à la main. Si tu avais vu le truc, gros comme ça ! » Elle se saisissait de son avant-bras : « Et dur comme le pilon du mortier. Je nettoyait le sol quand il est entré dans la cuisine. Ma chère, il n'a même pas pris le temps d'enlever ma culotte, il l'a repoussée sur le côté et tchouk ! Il m'a enfoncé son truc. À midi, le patron est revenu, soi-disant pour faire une petite sieste avant de retourner travailler. C'est un vrai pervers, il m'oblige à regarder des films X avec lui, et veut me faire tout ce qu'il voit sur son écran. Quelquefois, il me demande juste de lui sucer son machin, tout en lui massant les testos et il jouit dans ma bouche. Je rentre ce soir, devine qui m'entraîne au fond de sa boutique ? Il n'avait pas beaucoup de temps, en cinq coups c'était fini... Tous ces hommes vont me tuer. »

Bien que tout dans son attitude indiquât le contraire, Christine laissait entendre qu'elle

subissait les assauts de ses amants plus qu'elle ne les provoquait. Aucun besoin de la regarder pour savoir qu'elle se caressait, enflammée par son propre récit. Je ne l'encourageais jamais, ne demandais pas plus de détails, la crudité de son propos se suffisant à elle-même. Elle se racontait avec une délectation manifeste. Je l'écoutais, recroquevillée en fœtus, la main entre les cuisses. J'avais à peine besoin de me frôler pour partir... Elle m'avait eue dès le tchouk! Un orgasme fulgurant que je pouvais relancer à volonté en me contentant d'effleurer l'organe sensible.

« Il faut que j'arrête de te raconter toutes ces histoires. Tu es encore vierge, ta mère me chasserait d'ici si elle savait », dit une nuit Christine après m'avoir régaler encore une fois de ses frasques. En mon for intérieur, je souris et mes pensées voguèrent vers Yao. Même si aucun homme ne m'avait encore touchée, j'étais probablement la fille la moins vierge de la création.

Yao et moi étions camarades de classe en troisième B. Son père était un diplomate ivoirien nouvellement muté à Yaoundé. Sportif, plutôt beau garçon, Yao n'avait aucun mal à s'intégrer au collège. Il s'était fait de nouveaux amis, à ce que je pouvais en juger, il discutait avec tous, sauf avec moi, sa voisine de classe. Il m'adressait peu la parole, fuyait mon regard. Un jour, pourtant, Yao me proposa un livre en fin de journée. J'avais fermé mon cartable, me préparant à sortir de la salle, lorsqu'il me le tendit avec une certaine brusquerie: « J'ai vu que tu aimais la lecture, me dit-il de cette façon particulière qu'il avait de s'adresser

à moi en avalant la moitié des mots et en fixant ses chaussures, peut-être apprécieras-tu celle-là.» C'était une édition de poche, la couverture recouverte de papier kraft m'intrigua, je n'avais aucun moyen de deviner le sujet abordé. Il s'en fut sans me laisser le temps de réagir. Je ne ressortis le livre que le soir dans mon lit. C'est une sensation si étrange, si perturbante de découvrir au fil des mots, sans y être préparé, que l'on tient entre les mains un ouvrage de cette nature... j'en tremblais d'émotion. L'idée que Yao avait conservé le livre toute la journée, attendant le moment propice pour me le donner, attisait la chaleur qui déjà m'alourdissait le ventre.

L'ouvrage, *Madam'* de Xaviera Hollander, était l'histoire autobiographique d'une jeune femme de bonne famille devenue call-girl, puis tenancière d'une sorte de bordel de luxe dans le New York des années soixante. Ce ne fut pas l'obscénité de certains passages qui me fascina le plus : *Madam'* s'avéra bien plus innocent, je m'en apercevais plus tard, que les livres que Yao me gardait en réserve. De fait, les gros mots ainsi que les situations scabreuses décrites par l'auteure me troublèrent moins que l'extraordinaire jubilation avec laquelle cette femme vivait et décrivait son existence immorale, en tout cas eu égard aux principes qui régissaient ma propre vie.

À cette époque, j'ignorais jusqu'au sens du mot masturbation, j'en cherchai la signification dans un dictionnaire comme on m'avait appris à le faire pour mes lectures plus conventionnelles. Démarche hypocrite au demeurant, car s'il est

vrai que je rencontrais ce terme pour la première fois, j'en compris instantanément, de façon tout à fait intuitive, le sens.

Yao devint mon fournisseur attitré en littérature licencieuse et, comme par un effet miroir prévisible, fit de moi une junkie toujours plus en demande. Il semblait disposer d'une bibliothèque inépuisable, allant de: *Histoire de Juliette, ou les prospérités du vice*, *Histoire d'O*, *Tropique du Cancer*, *L'amant de Lady Chatterley* à des lectures plus triviales, avec une prédilection pour la série *Dix histoires classées X* par Gérard de Villiers ou pour des confidences intimes d'hommes ou de femmes dont toute l'existence semblait dédiée au sexe. Sade, Cléland, D. H. Lawrence, Henry Miller, comme tant d'autres cohabitaient dans un paradis de luxure à moi seule destiné, dont Yao était le gardien bienveillant.

Il lui arrivait de me fournir trois ou quatre volumes dans le mois. Puis de me laisser mariner avec le même ouvrage des semaines entières. Ce fut le cas pour *Vénus Erotica*. D'ordinaire, je lui rapportais le livre que je venais d'achever le lendemain ou le jour d'après, en général un vendredi, il m'en apportait un autre. Ceci avec une économie de mots et de regards remarquable. Puis, pour un livre en particulier, comme l'Anaïs Nin, il m'enjoignait de prendre mon temps. «Rien ne presse», murmurait-il. J'appris avec lenteur, quelquefois dans la frustration, que certains mots faisaient grimper le plaisir dans la tête trop vite, une drogue trop forte, provoquant ensuite une vague nausée suivie d'un certain empressement à passer à

autre chose. D'autres, plus subtils, vous emportaient telle une marée. Au début tout semble trop lent, puis, d'un coup, l'on est submergé, presque pris au dépourvu par la montée des eaux pourtant attendue. Cette jouissance-là exigeait une vacance du corps et de l'esprit, débarrassés des scories du quotidien. Elle s'ouvrait comme autant de passages secrets sur des chemins encore plus dissimulés avec, tout au long, des frissons incontrôlables, comme des griffures de chaleur, le souffle court, le corps éperdu, tendu à se rompre. La lumière ne se dérobaient pas, elle était bien en évidence au bout du chemin, il fallait simplement trouver la voie en soi pour marcher vers elle. S'arrimer à l'auteur, faire sien son fantasme, l'habiller de sa propre nudité, lâcher prise comme on largue les amarres. Alors venait l'éblouissement, jamais par surprise, je pouvais le sentir monter, dans une conscience aiguë, presque douloureuse, de mon propre corps.

Ensuite, j'allais prendre une douche chaude, je laissais l'eau couler dans mon dos, sur mes seins, mon ventre, je pouvais littéralement sentir ma peau érotisée à l'extrême crépiter au contact de chaque goutte. Pas seulement mes seins ou mon sexe, mais mon corps tout entier. Des heures après, un simple frôlement suffisait encore à émouvoir mes nerfs à vif. Des jours plus tard, le souvenir des mots continuait de me bouleverser.

Je me convainquis d'abord que j'appréciais davantage les sensations fulgurantes et sans effort, elles avaient quelque chose d'accidentel, comme si je n'étais pas responsable, je pouvais

en détacher mon esprit une fois l'acte accompli. C'est pour cette raison aussi que j'aimais bien Christine. Ses amants la prenaient toujours à la hussarde, entre deux portes, des étreintes brutales, rapides, l'esprit aux aguets, affolés et excités tout à la fois par la perspective d'être surpris. Ses histoires étaient vulgaires, obscènes, et d'autant plus excitantes. Le shoot! Ensuite, je pouvais me nettoyer l'intérieur des cuisses comme on s'époussette les mains, laisser les battements de mon cœur s'apaiser tandis que, déjà, je pensais à autre chose, puis m'endormir en tournant le dos à Christine, dans l'assurance que, demain, il n'y paraîtrait plus.

Les livres pour lesquels Yao me conseillait de prendre mon temps me procuraient un autre type de volupté, une plénitude physique que mes mots peinent à décrire, mais nécessitaient une pleine conscience, une acceptation explicite qui suscitait un malaise. C'est trop bon pour être bien, susurrerait mon esprit. Ces choses-là devaient demeurer cachées, d'ailleurs, étaient-elles normales? Il y avait là, à n'en pas douter, quelque malignité. Je ne sais ce qu'il perçut de mon embarras, car Yao ne modifia pas son attitude, et continua d'alterner les types de littérature érotique qu'il me fournissait. Lecture après lecture, les nœuds coulants de la culpabilité, d'une éducation bien-pensante s'effilochaient au contact répété des histoires que je lisais et de la jouissance qu'elles me procuraient. Les mots firent de moi une spécialiste de ma propre sensualité, je découvrais sans arrêt de nouveaux chemins de félicité. Je commençais à connaître mon corps, si j'ose dire, sur le bout des

doigts. J'appris à le conduire sur le mode réceptif nécessaire, à le toucher avec tendresse et désir, à prendre mon temps ou pas, n'écouter que mon envie du moment, à m'offrir sans plus de retenue à l'émoi que je ne pouvais ni ne voulais au fond m'interdire. Je n'en revenais pas de ma chance, je considérais mon corps avec émerveillement, gratitude.

Comment Yao était-il parvenu à une telle intuition de mon moi intime, nous avions quinze ans ! Quelle était la probabilité que des gamins comme nous se rencontrent, se comprennent ? Qu'il ait lui-même lu tous ces livres ne souffrait aucun doute dans mon esprit, il connaissait la nature exacte du cadeau qu'il m'offrait, mais pouvait-il deviner l'usage que j'en faisais ? Pas les aspects techniques, ceux-là, je veux bien croire qu'il se les imaginait aisément, mais était-il capable ne serait-ce que de subodorer les extrémités auxquelles tout cela me menait ? Parce que c'était Yao et parce que c'était moi, parce que j'ai connu d'autres hommes, partagé d'autres types d'intimité, je sais à présent que nous avons vécu cette année-là quelque chose de totalement inédit et inespéré, une sorte d'osmose.

Une question plus pragmatique m'a taraudée toutes ces années : celle de savoir où Yao pouvait bien se procurer, en si grand nombre, cette saisissante littérature. Mais je l'avoue, les questions ne sont venues qu'après. À l'époque, j'étais dans l'instant, à la fois dense et clos, éternel en lui-même, l'instant souverain, qui se rit du passé, ignore les lendemains. Cela ne pouvait durer indéfiniment.

À la fin de notre année de troisième, le père diplomate de Yao fut muté dans d'autres contrées, la famille quitta le pays. «As-tu appris que la famille de Yao s'en va?», me demanda une camarade de classe. Je l'ignorais.

À bien des égards, Yao était la personne dont je me sentais le plus proche dans ma jeune existence, et nous vivions dans une communion que jamais encore je n'avais expérimentée avec quiconque. Malgré tout, je ne savais rien de lui, ou si peu. Nous avons beau être voisins de classe, nous n'échangions que quelques mots lorsque cela était indispensable. Nous nous arrangions pour ne pas être dans les mêmes groupes de travail, j'évitais les fêtes où il était convié. Si d'aventure nous nous retrouvions dans la même bande d'amis, ce qui arrivait quelquefois – la troisième B n'était quand même pas si grande que deux personnes résolues à s'éviter puissent ne jamais se croiser à l'extérieur –, nous nous limitions à la stricte interaction nécessaire pour ne pas attirer l'attention sur nous. J'en souris aujourd'hui encore. Comme nous étions doués à ce jeu-là... Personne n'aurait pu se douter de notre secret. Tant et si bien que notre génie finit par se retourner contre nous. Contre moi! J'étais la seule de la classe à n'être pas informée du départ de Yao ni conviée à sa fête d'au revoir. Il me rendit une visite l'après-midi précédant son départ.

— Un de tes camarades de classe, m'annonça ma mère, cachant mal sa curiosité.

Je lui avais rendu le dernier livre prêté la veille, il ne m'en avait pas donné d'autres. Notre



rupture était consommée et sa démarche d'autant plus inattendue. Je le reçus dans la cour. Nous vivions dans un joli quartier, pas loin de la mairie de Yaoundé I<sup>er</sup>. La maison était coquette, sans avoir le faste des habitations voisines, à l'exception d'un grand jardin plutôt touffu. Ma mère y avait fait planter des arbres fruitiers, manguiers, safoutiers, goyaviers, citronniers. Une armée d'oiseaux y vivait dans d'incessants pépiements. Mes frères et moi avions installé de petits bacs dans lesquels nous mettions graines, miettes de pain rassis et eau. Ainsi, l'endroit était vite devenu le point de ralliement des volatiles. En ce mois de juillet, les fruits mûrissaient les uns après les autres. D'abord les mangues et les goyaves dès avril-mai, pour finir par les safous. Nous avions beau en offrir aux proches par corbeilles entières, en manger à tous les repas, il y en avait toujours par terre, déjà bien entamés par nos hôtes ailés.

Je découvris Yao accroupi près de notre mangeoire improvisée. Il observait les oiseaux avec une attention si soutenue qu'il ne m'entendit pas arriver.

— Qui dit oiseau, fruit dit serpents et autres bestioles, fais attention.

Il se leva d'un bond :

— J'adore votre maison, on se croirait à la campagne alors que nous sommes en plein centre de Yaoundé. C'est comme cela que j'imaginai ton cadre de vie.

*Tu imaginai mon cadre de vie ?*

— C'est ma mère, dis-je en désignant l'ensemble d'un geste circulaire. Elle veut tout. Le beurre, l'argent du beurre, le sourire de la fermière, la ville, la campagne... C'est une enfant gâtée, elle s'est toujours prise pour une princesse.

— Elle a su se construire un royaume, alors elle doit en être une. Cette maison a une âme, quelqu'un l'a rêvée, construite, puis habitée... Depuis tout petit, je vis dans des demeures conçues pour être des cases de passage. Tu as une chance inouïe d'être la fille d'une telle femme.

Je me tus, ne sachant que répondre à cette déclaration aigre-douce. Le silence se prolongea un long moment.

— Je suis venu te dire au revoir.

— Très bien.

— Et merci.

— D'accord.

— Et aussi... ne change pas.

— Non, non, bien sûr.

Puis il s'en alla. Sans une bise sur la joue, sans même me serrer la main. J'en fus d'abord soulagée. C'est alors que j'entrevis, dans l'imminence d'une catastrophe impossible à éviter, la vague de manque, de désespoir que le départ de Yao ferait déferler sur ma vie. Mes parents avaient fait installer dans le jardin un banc de pierre qui, au fil des années, avait pris la teinte sombre des troncs d'arbres. Je m'y laissai lourdement tomber, cherchant mon souffle. Ma mère, qui devait nous

guetter depuis le début par une des baies du salon, me rejoignit dans le jardin. Son visage compatissant m'agaça au plus haut point. Je pouvais lire dans son esprit comme dans un livre ouvert. «Ma pauvre petite fille vient de connaître son premier chagrin d'amour.» Elle s'assit près de moi et me prit la main. Je m'aperçus que je pleurais.

— Qu'a donc fait ce garçon pour te mettre dans un tel état, ma fille ?

— ...

— Et d'ailleurs, qui est-ce ?

— ...

— Un camarade de classe ? Un ami ?

— ...

Je ne disais rien, absorbée par les derniers mots échangés avec Yao. *Très bien, d'accord, non, non bien sûr...* Arrgh ! Non mais, quelle débile ! Et puis, ma mère était la dernière personne à laquelle je me serais confiée. Mes parents se voulaient ouverts, l'étaient sans doute plus que certains autres de ma connaissance, malgré tout, les questions de sexe étaient taboues à la maison. De ces interdits qui, quoique bien réels, demeurent informes, imprécis, et d'autant plus définitifs. Nul ne nous avait défendu d'en parler, mais il ne me serait jamais venu à l'idée de poser la moindre question à ma mère. J'étais jeune lorsque j'eus mes premières règles, je n'en fus pas effrayée, car je ne fis pas le rapprochement entre la douleur sourde dans mon bas-ventre et le sang entre mes jambes. Je savais pouvoir compter sur ma mère,

elle était d'une si remarquable efficacité contre mes bobos d'enfants que je grandis persuadée que rien de grave ne pouvait m'arriver tant qu'elle veillerait. Cette fois-là encore, elle se montra à la hauteur. Elle se fit tendre, pédagogue pour m'expliquer les changements qui bouleversaient mon corps, insistant sur les aspects physiologiques. Ce jour-là, je sus avec la certitude intuitive qui caractérisait mes avancées à tâtons vers une meilleure connaissance de moi-même que tant que j'aurais besoin de conseils, de prise en charge sur les aspects pratiques et hygiéniques de ma nature féminine, ma mère saurait m'épauler. En revanche, viendrait un temps où j'aborderais pour le meilleur et pour le pire – ces deux aspects cohabiteraient souvent dans ma vie amoureuse, mais de cela, j'étais loin de me douter à l'époque – une contrée plus complexe, irrésistiblement attirante et d'autant plus périlleuse. De ce danger-là, ma mère, hélas, ne pourrait me sauver.

Elle ne devina rien de l'incroyable année que je venais de vivre. Les livres que Yao me prêtait étaient recouverts de papier kraft, comme le tout premier. Il était impossible d'en soupçonner la teneur sans l'ouvrir, mais je ne pris aucun risque, je ne les laissais pas traîner, les emmenais avec moi où que j'aille, bien dissimulés dans mon sac à dos. Cela m'aurait tuée que ma mère les découvre, car je sus dès les premiers échanges que je ne pourrais pas m'ouvrir à elle du déferlement de plaisir que les livres fournis par Yao m'avaient révélé. Ni à elle ni à quiconque. Pendant une année, nuit après nuit, à l'aide de lectures érotiques délicieusement perturbantes et enivrantes, j'avais

découvert, exploré mon corps comme on aborde un continent inconnu, je connaissais désormais chaque arpent, chaque parcelle à l'intérieur de mes terres. Yao m'avait fait le cadeau d'un rapport à mon propre corps, au plaisir physique dont je lui serai toute ma vie reconnaissante. Mes nombreux amants aussi, je présume. De cela, je suis moins sûre, certains hommes sont déconcertés par les femmes qui savourent leur jouissance sans restriction. Tout cela, je le découvrirais des années plus tard. Pour l'heure, je pleurais le départ de mon Yao. Maintenant qu'il était parti, je craignais de ne plus trouver le chemin, les gestes, l'atmosphère adéquate. Sans la mystérieuse bibliothèque de Yao, sans son regard, ou plutôt son absence de regard, sans sa complicité muette et chaude sous laquelle explorer mon corps devenait aussi simple, nécessaire que le fait de boire, manger ou respirer. Sans Yao, je me sentais perdue.

La patience n'était pas la qualité première de ma mère. Elle voulait bien me consoler, à condition que je coopère a minima. Si une amourette d'enfant était une chose charmante dont on pouvait sourire, il devait y avoir dans l'expression de mon chagrin quelque chose qui n'avait rien de joli, voire qui était suffisamment dérangeant pour réussir à l'alarmer.

— Mais enfin, vas-tu me répondre? Qui est donc ce garçon qui te met dans un tel état?, insista-t-elle.

— C'était mon dealer, m'entendis-je répondre à ma mère, médusée.



## TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Assises sur un volcan	5
Le dealer	9
Hemley Boum	
Un petit feu sans conséquence	25
Gisèle Pineau	
Maître ès	43
Nafissatou Dia Diouf	
Diane enchanteresse	63
Elizabeth Tchoungui	
Nez d'aigle, dents d'ivoire	81
Gaël Octavia	
Taberi River	101
Gilda Gonfier	
Dedans et dehors	121
Silex	
Café noir sans crème	131
Nathalie Etoke	
Ta bouche sur mon épaule gauche	145
Marie Dô	
Rayon hommes	155
Fabienne Kanor	
Full cleansing	167
La quête de Kweli	
Léonora Miano	
Païenne	191
Axelle Jah Njiké	
Notices biographiques	211

DANS LA MÊME COLLECTION

*Gouverneurs de la rosée*, Jacques Roumain

*Nègre blanc*, Jean-Marc Pasquet

*Trilogie tropicale*, Raphaël Confiant

*Brisants*, Max Jeanne

*Une aiguille nue*, Nuruddin Farah

*Mémoire errante* (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique

*Dessalines*, Guy Poitry

*Litanie pour le Nègre fondamental*, Jean Bernabé

*L'allée des soupirs*, Raphaël Confiant

*Je ne suis pas Jack Kérouac* (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes

*Saison de porcs*, Gary Victor

*Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon*, Laure Morali

*Les immortelles*, Makenzy Orcel

*Le reste du temps*, Emmelie Prophète

*L'amour au temps des mimosas*, Nadia Ghalem

*La dot de Sara* (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant

*L'ombre de l'olivier*, Yara El-Ghadban

*Kuessipan*, Naomi Fontaine

*Cora Geffrard*, Michel Soukar

*Les latrines*, Makenzy Orcel

*Vers l'Ouest*, Mahigan Lepage

*Soro*, Gary Victor



*Les tiens*, Claude-Andrée L'Espérance  
*L'invention de la tribu*, Catherine-Lune Grayson  
*Détour par First Avenue*, Myrtille Devilmé  
*Éloge des ténèbres*, Verly Dabel  
*Impasse Dignité*, Emmelie Prophète  
*La prison des jours*, Michel Soukar  
*Coulées*, Mahigan Lepage  
*Maudite éducation*, Gary Victor  
*Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort*, collectif dirigé par Gary Victor  
*Jeune fille vue de dos*, Céline Nannini  
*L'amant du lac*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*La nuit de l'Imoko*, Boubacar Boris Diop  
*Les chants incomplets*, Miguel Duplan  
*La dernière nuit de Cincinnatus Leconte*, Michel Soukar  
*Cures et châtiments*, Gary Victor  
*Des vies cassées*, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)  
*Le testament des solitudes*, Emmelie Prophète  
*Première nuit: une anthologie du désir*, Léonora Miano, (dir.)  
*La maison des épices*, Nafissatou Dia Diouf  
*L'enfant hiver*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*Quartz*, Joanne Rochette  
*Fuites mineures*, Mahigan Lepage  
*Les brasseurs de la ville*, Evains Wêche  
*Le vieux canapé bleu*, Seymour Mayne

SOUS LA DIRECTION DE LÉONORA MIANO

# VOLCANIQUES

## UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR

Douze femmes, auteures du monde noir, évoquent le plaisir féminin. Comment s'écrivent aujourd'hui le corps, la sensualité, la sexualité ?

*Volcaniques: une anthologie du plaisir* est un ensemble riche. Les nouvelles dévoilent des figures féminines et des environnements variés. Les âges de la femme y sont également divers, ce qui est heureux. Certains textes ébranleront par leur puissance poétique et /ou érotique. D'autres séduiront par le ton, le phrasé, l'humour ou par une capacité analytique qui a su ne pas prendre l'ascendant sur la narration. Bien des femmes se reconnaîtront dans ces pages, d'où qu'elles soient. Quant aux hommes, ils trouveront peut-être la clé du grand mystère que semble être, pour certains, le plaisir féminin.

Léonora Miano

Collaboratrices: Hemley Boum, Nafissatou Dia Diouf, Marie Dô, Nathalie Etoke, Gilda Gonfrier, Axelle Jah Njiké, Fabienne Kanor, Gaël Octavia, Gisèle Pineau, Silex, Elizabeth Tchoungui, Léonora Miano.

